



HAL
open science

MALTHUS SERAIT-IL MALTHUSIEN ?

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. MALTHUS SERAIT-IL MALTHUSIEN ?. Le XXe siècle fédéraliste, 1980, pp.19-21. halshs-01308384

HAL Id: halshs-01308384

<https://shs.hal.science/halshs-01308384>

Submitted on 27 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LONDRES. 8 juin 1803. Thomas-Robert Malthus écrit la préface à la seconde édition de l'**Essai sur le principe de population**. Une préface qui est aussi un bilan et une mise en situation de cet ouvrage : bilan afin de montrer l'apport nouveau et fondamental d'un livre qui compare enfin avec « assez de force et de netteté les accroissements relatifs de la population et des moyens de subsistance » (1) ; situation de l'ouvrage dans la pensée humaine, puisque Malthus précise que son **Essai** n'est que le renforcement et le développement de la « force de conviction » permettant de rendre « incontestable » un « principe général » que l'on trouvait déjà en pointillé à l'époque de Platon et d'Aristote. Reconnaisant que son ouvrage peut comporter des « imperfections », Malthus affirme cependant que cette seconde édition doit permettre de donner à son étude un caractère « plus durable ».

UNE OEUVRE DURABLE

Cet objectif semble aujourd'hui atteint, au moins au niveau des débats d'idées. Le révérend anglais reste un auteur très cité — y compris et peut-être surtout par ceux qui ne l'ont pas lu — et son nom a provoqué une floraison de termes dont l'usage est très répandu dans toutes les langues : on parle du « malthusianisme », des « malthusiens », des « anti-malthusiens » et même de « néo-malthusianisme ». En 1860, George Drysdale, auteur la même année de **The elements of social science on physical, sexual and natural religion**, crée ce que l'on pourra appeler la première ligne malthusienne. Aujourd'hui, les descendants spirituels de cette ligue se rattachent à ce que certains auteurs appellent le « néo-malthusianisme prêcheur ». Le succès renouvelé des échanges d'arguments autour des thèmes traités par Malthus invite à une réflexion sur l'adéquation entre les écrits du révérend et la situation actuelle des pays industrialisés (2). Une telle analyse serait d'ailleurs appelée de ses vœux par Malthus lui-même. En effet, même si son **Essai** montre l'intérêt de l'auteur pour les situations démographiques de tous les pays du monde, sa nationalité anglaise et la

malthus serait-il malthusien ?

Gérard-François DUMONT

langue dans laquelle est publié le livre l'encourage à traiter plus particulièrement son principe à la lumière de la population anglaise.

Malthus en 1980 serait donc le premier à prendre en compte la dimension planétaire de notre monde et à prendre comme champ d'expérience non plus principalement l'Angleterre, mais la zone économique à laquelle ce pays est lié par son régime économique, autrement dit celle des pays industrialisés.

Le révérend a le sens de l'observation et regarderait objectivement la situation démographique de ces pays. Cela le conduirait à constater un collapsus que nous rappellerons dans un premier temps.

La réalité de ce collapsus face aux démonstrations faites par Malthus suscite plusieurs ques-

tions. Nous en soulèverons deux. En premier lieu, l'**Essai sur le principe de population** permet-il de prévoir la dénatalité du monde industriel ? Dans ce monde, une école de pensée, qui se veut d'inspiration malthusienne, a développé une action en faveur d'une croissance démographique dite « zéro » (ce qui est en-deçà de la fécondité de l'Europe et de l'Amérique du Nord). Malthus adhérerait-il à cette école ?

L'IMPORTANTCE DU COLLAPSUS

L'**Essai sur le principe de population** nous donne à de nombreuses reprises des informations démographiques sur telle ou telle région du monde. S'il devait dresser aujourd'hui l'état des populations du monde industriel, il constaterait depuis les années 1960 une baisse très importante de la fécondité. Pour une population qui représente 661 millions d'habitants, soit 2 % de plus qu'en 1960, le taux brut de natalité a baissé de 20 pour mille habitants à 14 pour mille de 1960 à 1977, soit de plus de 31 %. L'inertie propre aux phénomènes démographiques fait que la croissance de la population reste positive même si elle n'est que ralentie. Mais elle cache un creusement à la base de la pyramide des âges et surtout le vieillissement de la population. Les âges jeunes ont un poids relatif de plus en plus faible du fait d'une diminution de près de moitié de l'indice synthétique de fécondité.

(1) Les mots entre guillemets sont extraits de Thomas-Robert Malthus, **Essai sur le Principe de la population**, Denoël Gonthier - Seghers, Paris 1963.

(2) Sous la dénomination pays industrialisés, nous entendons les pays membres de l'OCDE (Office de Coopération et de Développement Economique) à l'exclusion de l'Espagne, de la Grèce et du Portugal, qui sont des pays en développement à revenu intermédiaire. Nous nous référons à la définition de la Banque Mondiale dont la typologie groupe 18 pays industrialisés : Irlande, Italie, Nouvelle-Zélande, Royaume-Uni, Japon, Autriche, Finlande, Pays-Bas, France, Australie, Belgique-Luxembourg, Danemark, R.F.A., Canada, Etats-Unis, Norvège, Suisse, Suède. La Banque Mondiale divise les 107 autres pays en 37 pays en développement à faible revenu, 55 pays en développement à revenu intermédiaire, 3 pays exportateurs de pétrole à excédent de capitaux et 12 autres pays à planification centrale (**Rapport 1979 sur le développement dans le monde**, Banque Mondiale, p. IX).

Il en est résulté un passage de celui-ci en dessous du seuil de remplacement des générations (2,1 enfants/femme). Le maintien d'une basse fécondité entraîne des diminutions de population dans certains pays, préluant la situation générale du monde industriel si le régime de conception ne remonte pas dans les années futures. On peut donc définir la dénatalité comme une baisse de tension, comme un collapsus d'autant plus spectaculaire que le niveau des naissances de la majorité des autres pays du monde — malgré des baisses de fécondité de plus de 30 % enregistrées dans plusieurs pays en voie de développement — reste d'une nature totalement différente.

UNE DOUBLE EXPANSION INIMAGINEE

Ce phénomène qui se constate était-il prévisible à la lumière des écrits de Malthus ? Notre auteur est prudent. Il précise que « toutes les estimations que l'on peut faire d'une population future d'après l'accroissement actuel sont très incertaines » (p. 85).

Mais il semble bien que toute estimation ne peut être qu'une estimation en hausse car « la tendance à l'accroissement de la population semble toujours prête à s'exercer dans toute sa force » (p. 119). Et cela est pour lui lié à la tendance au mariage, qui est si puissante, particulièrement chez les jeunes gens, « que si la difficulté de pourvoir aux besoins d'une famille disparaissait, on verrait bien peu de célibataires âgés de 22 ans » (p. 119). Malthus considère que le seuil minimum de fécondité est un seuil déjà élevé. Et si l'accroissement de la production était très grand — ce qui a été le cas des pays industrialisés notamment dans la période 1960-1975 — « la population augmenterait plus vite que dans aucun exemple connu » (p. 105). Or, nous savons que pendant la même période 1960-1975, le niveau de fécondité a baissé dans des proportions considérables en Europe et aux Etats-Unis, évolution qui contredit ainsi la démonstration de Malthus.

Plus précisément, et sans employer le vocabulaire économique actuel, Malthus affirmait qu'une augmentation du secteur secondaire (industrie) au détri-

ment du secteur primaire (agriculture) et/ou du secteur tertiaire (commerce) au détriment du secteur primaire, provoquerait une limitation de la production et donc entraînerait « la limite naturelle de la population » (p. 127). Or, toute l'histoire économique des deux derniers siècles infirme ce point de vue. La diminution considérable de la population active travaillant dans l'agriculture (de 80 % à 10 % dans les pays industrialisés), due au progrès technique, s'est accompagnée d'une importante croissance économique et d'une expansion démographique en Europe, excepté en France où la restriction des naissances s'est fortement développée dès le XIX^e siècle. Malthus n'arrivait pas à imaginer l'évolution vers une société industrielle, et encore moins vers une société industrielle riche.

UN QUANTITATISME TROP ETROIT

Il pensait donc qu'un frein inéluctable à la croissance naturelle de la population allait être l'impossibilité d'obtenir des subsistances suffisantes. Il excluait pour l'Europe toute immigration puisque, pour lui, ces pays avaient déjà en 1806 « plutôt trop que trop peu d'habitants par rapport à leur production » (p. 111). Nous savons aujourd'hui qu'au contraire, l'Europe et singulièrement la France ont bénéficié d'une importante immigration qui a été une source essentielle dans le développement économique.

Considérant que c'est « la prospérité qui produit la population » (p. 132) et ne pouvant imaginer l'expansion économique des deux derniers siècles, Malthus ne pouvait prévoir l'essor démographique de l'Europe. Mais sa pensée ne permet pas non plus d'expliquer le collapsus démographique que connaissent les pays industrialisés depuis 1960. « On n'a jamais vu et on ne verra probablement jamais la population diminuer d'une manière constante autrement que par le manque de nourriture », (p. 131). Aujourd'hui la population de la République Fédérale d'Allemagne, de l'Autriche, du Luxembourg et de l'Angleterre diminue bien que ces pays ne manquent nullement de nourriture !

MALTHUS ET LES ZEGISTES

Malthus, par souci de limiter la pauvreté, donnait donc aux relations production-population une corrélation trop étroite ; ce quantitatisme conduisait à un optimum automatique ne permettant pas d'imaginer ni la naissance de pays industrialisés ni le collapsus connu par ceux-ci depuis la décennie 60. Le révérend anglais reconnaîtrait sans doute l'incapacité qu'il avait eue à imaginer l'importance du progrès technique. Mais se rangerait-il aujourd'hui du côté des zégistes démographiques ? On sait en effet que s'est créé aux Etats-Unis en septembre 1969 le mouvement Z.P.G. (Zero Population Growth : croissance démographique zéro) dont l'intitulé semble signifier que la population de la planète a atteint un optimum qu'il convient de ne pas dépasser. En réalité, les animateurs de ce mouvement prônent plutôt une diminution de la population, en particulier dans les pays industrialisés, et se réjouissent du vieillissement. Paul Ehrlich (3) n'hésite pas à appeler de ses vœux une population de 500 millions d'hommes sur la planète (au lieu de 4 milliards). Du fait de l'inertie des phénomènes démographiques, cela supposerait aucune naissance pendant cinquante ans, et l'on arriverait à 500 millions de vieillards sans descendants, donc à la suppression de toute vie humaine. L'autre solution pour arriver à ce chiffre serait un nouveau nazisme qui supprimerait 3,5 milliards d'êtres au nom du « bonheur » des 500 millions restants.

« L'ACCROISSEMENT NATUREL EST UN BIEN »

Il va de soi que Malthus ne pourrait adhérer à des conceptions aussi excessives. Mais militerait-il dans les rangs du mouvement Z.P.G. ? Considérerait-il que toute croissance de la population — même très faible — est un mal ? Certainement pas. Il constate d'ailleurs que « les cantons presque déserts des Highlands sont plus miséreux que les pays les plus peuplés »

(3) La Bombe P, Fayard, Paris, 1972.

Thomas-Robert Malthus. Considérant que c'est « la prospérité qui produit la population » et ne pouvant imaginer l'expansion économique des deux derniers siècles, il lui était impossible de prévoir l'essor démographique de l'Europe.



d'Europe » (p. 89). Une population ne peut diminuer que lorsqu'elle est trop importante du fait des « faibles moyens de subsistance dont elle dispose » (p. 109), ce qui n'est pas le cas des pays industrialisés.

« L'accroissement de la population, sans augmentation correspondante des subsistances, diminue nécessairement la valeur du gain de chacun » (p. 116). Cette phrase ne condamne pas l'accroissement de la population accompagné d'une augmentation correspondante des subsistances. Malthus pense même qu'il ne peut y avoir croissance démographique « tant que la production reste la même »; en effet, dans ce cas, « aucun moyen humain ne peut faire croître le nombre des hommes et l'on ne saurait même pas en concevoir la possibilité » (p. 133). Le Pasteur est d'ailleurs fidèle à son engagement religieux. « Nous ne pouvons douter que l'intention du Créateur ait été de peupler la terre » écrit-il (p. 146). Il explique pourquoi il ne pourrait faire partie des dépopulationnistes : « lorsqu'il est naturel, un accroissement de population est sans doute un bien : c'est même une condition nécessaire pour que la production annuelle s'accroisse dans l'avenir » (p.

134). L'homme est donc créateur de richesses et la richesse de la nature favorise le peuplement. Ainsi, agriculture et démographie, « en vérité, réagissent l'un sur l'autre et se favorisent mutuellement » (p. 135).

Pour Malthus, il ne peut y avoir de surpopulation absolue, mais seulement une surpopulation relative, c'est-à-dire un trop grand nombre d'hommes sur un territoire donné en fonction des subsistances de ce territoire. Le Pasteur ne souhaite pas un vieillissement de la population comme les membres du mouvement Z.P.G. (4)

Cependant, la dénatalité occidentale le rendrait perplexe puisqu'il ne l'imaginait pas. Et ce d'autant que pour lui un tel phénomène devrait engendrer une baisse des prix, ce qui ne se constate guère aujourd'hui.

UN ESSAI EXPLICATIF D'UNE AUTRE SITUATION.

Interpréter le collapsus démographique des pays industrialisés sous l'éclairage de la doctrine exposée dans l'« Essai sur le principe de la population » permet donc de souligner les

points forts d'une pensée qui sont apparus, sous le regard de l'Histoire, insuffisants. Cela permet également de préciser les objectifs et les limites de la thèse de Malthus. Par voie de conséquence, il apparaît avec force combien certains malthusiens contemporains ont interprété les idées du Pasteur jusqu'à les contredire tout en se recommandant à lui.

L'Essai apparaît donc comme une lecture permettant de réfléchir sur les conditions de vie de la fin du XVIII^e siècle, mais n'est plus adapté à la connaissance d'un monde industrialisé. En conséquence, s'il peut expliquer certaines phases de l'évolution des sociétés, il ne permet pas de comprendre les données du collapsus démographique des pays industrialisés.

(4) Notons d'ailleurs que Malthus a eu trois enfants.

* Gérard-François Dumont, qui est Président de l'A.P.R.D. (Association Pour la Recherche et le Développement de l'information démographique — 12, rue Beccaria, 75012 Paris) a notamment publié *La France Ridée*, avec la collaboration de Pierre Chaunu, Jean Legrand et Alfred Sauvy — « Le Livre de Poche », collection « Pluriel ». Paris 1979.